



Koseyla

Hélène Claudot-Hawad

► **To cite this version:**

Hélène Claudot-Hawad. Koseyla. Encyclopédie Berbère, Aix-en-Provence : IREMAM-MMSH, 2007, XXVIII-XIX, pp.4264-4269. hal-00380544

HAL Id: hal-00380544

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00380544>

Submitted on 2 May 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KOSEYLA

Hélène CLAUDOT-HAWAD

Koseyla ou *Kuseyla*, orthographié souvent *Koceila* dans les publications françaises et *Kûsila* ou *Kasîla* en arabe, est un nom emblématique associé à un épisode central de l'histoire du Maghreb : la conquête arabe. Le personnage ainsi nommé, dépeint sous plusieurs facettes, dans des cadres temporels et spatiaux divers, incarne la résistance locale à la domination de l'Ifriqiya par les Arabes au VIIe siècle.

Les sources principales qui le mentionnent sont de deux ordres. Il s'agit, d'une part, d'écrits en langue arabe produits soit par des voyageurs médiévaux, étrangers au pays, soit par des lettrés locaux dont les manuscrits – conservés dans les bibliothèques privées du Nord-Ouest africain – remontent, pour un certain nombre d'entre eux, aux XVIIe et XVIIIe siècles (Norris, 1982 : 54). Il existe, d'autre part, de nombreux récits historiques de tradition orale (en langue berbère notamment), émanant de régions variées. La geste de *Koseyla* est ainsi très présente jusqu'à aujourd'hui dans l'Ouest du pays touareg (*Adagh*, *Arabanda*, *Awza*).

Les sources arabes (par exemple El Bekri au début du XIe siècle ; Ibn Khaldoun, à la fin du XIVe siècle) font de *Koseyla* le chef des Awréba. Dans son *Histoire des Berbères*, Ibn Khaldoun consigne que les Awréba occupaient le premier rang parmi les tribus berbères à l'époque de la conquête musulmane. « *Koceila Ibn Lemez*m » devint leur chef et « fut aussi chef de toutes les autres tribus descendues de Bernès » (I : 286), c'est-à-dire les Houara, les Sanhadja, les Ketama... En 675, *Koceila*, occupant les confins de l'Ouest maghrébin (*Maghreb-el-Aqsa*) avec ses Awréba et autres tribus, se révolta contre les conquérants islamiques. Vaincu, il embrassa l'islam pour éviter la mort. En 681, le commandement de l'Ifriqiya fut repris par Oqba ben Neffa (*'Uqba ibn Nâfi*) qui fit de Kairouan sa capitale. Parti en expédition dans le Maghreb où il amassa beaucoup de butin, Oqba maintenait captif *Koceila* en le traînant à sa suite. Un jour qu'il l'humiliait après l'avoir contraint à immoler un bélier, il fut assassiné par le prisonnier. Ce dernier, épaulé par ses parents et alliés qui l'avaient suivi dans les Aurès, anéantit la troupe d'Oqba formée d'environ trois cents guerriers. Le tombeau d'Oqba se situe à quelques kilomètres de Biskra. S'installant ensuite à Kairouan, *Koceila* aurait gouverné l'Ifriqiya pendant cinq ans, jusqu'à sa défaite contre les Arabes en 687 à Mems dans la province de Kairouan. Les Awréba se fixèrent alors dans l'ouest du Maghreb

vers Fez. La puissance des Berbères se trouvait brisée (Ibn Khaldoun, I : 211-213 et 286-290).

La narration de cet épisode historique situe les faits dans un vaste périmètre, à l'échelle du Maghreb tout entier, puisque l'action débute dans le Moyen-Atlas, se poursuit dans les Aurès et s'achève à Kairouan. Selon les écrits, on constate que les lieux du drame et les acteurs en présence varient. Chaque personnage représente souvent la synthèse de plusieurs figures historiques fondues en une seule. Ainsi, dans le rôle d'Oqba, s'entremêlent, comme le souligne Norris (1975 : 24), les destinées d'Oqba al-Mustajab le Qurashite, Oqba ben Nafa ou Oqba ben Amir, le héros des Ansar et de la fraction Yéménite dans les troupes arabes (d'après Abu 'l-Arab, 1968 : 58-59). Enfin, des manuscrits écrits par des Kunta (« Arabes ») comme par des Kel Essuk (« Touaregs ») présentent Oqba comme un martyr, trucidé cependant non pas sur le champ de combat, mais dans l'exercice pacifique de son devoir religieux, la prière (Norris, 1975 : 27-28).

La nature même du différend entre *Koseyla* et son adversaire change de sens suivant les versions, les unes mettant l'emphase sur son caractère exclusivement religieux, tandis que d'autres lui attribuent également des aspects plus politique, juridique, psychologique, identitaire, culturel... Le conflit se décline ainsi à travers divers registres d'oppositions : Berbère/Arabe ; autochtone/étranger ; païen/musulman ; musulman récemment converti/musulman de longue date ; pouvoir païen illégitime /pouvoir musulman légitime ; guerrier/pacifiste ; allié des Francs chrétiens/Arabe musulman...

A partir de ces matériaux, les historiens modernes ont eux-mêmes élaboré des hypothèses contrastées. Par exemple, G. Camps (1983) voit en *Koseyla* un prince romano-africain dont le nom, rapproché de Caecilius, pourrait être latin. De son côté, P. Farias de Moraes (2003, §333) insiste sur la dichotomie conceptuelle établie dans les manuscrits saharo-sahéliens en arabe entre deux types de pouvoir : celui des religieux et celui des guerriers. L'opposition entre *Koseyla* et 'Uqba illustre ce motif récurrent dans toute la zone de l'Ouest saharien qui reprend un modèle existant au Sahara et au Sahel avant l'arrivée de l'islam (§353). P. Farias mentionne également les versions islamo-centrées produites par les lettrés musulmans touaregs et par les Kounta arabophones, narrations focalisées sur la ville de Tademekkat/Essuk, mais ne prenant pas en compte les vestiges épigraphiques en arabe qui datent du XIe siècle. L'histoire de l'affrontement, qui se serait déroulée en 680 entre *Kuseyla*, le chef berbère, et 'Uqba ben Nafa (ou *ben Nafi'*), le conquérant islamique, serait ici utilisée à des fins politiques pour affirmer les droits territoriaux et politiques des *ineslimen* (littéralement les « musulmans »), droits hérités de la conquête menée par 'Uqba, et justifiant que les religieux ne soient pas subordonnés aux guerriers (§ 333), comme c'est le cas dans l'ordre social touareg.

Koseyla est également un héros des traditions historiques orales qui, jusqu'à aujourd'hui, sont particulièrement riches et abondantes dans l'Ouest du monde touareg. Au milieu du XIXe siècle, le voyageur allemand Barth (1858 (V) : 556) relevait déjà la présence de ce thème historique. Je m'appuierai ici sur le corpus en touareg recueilli lors de plusieurs enquêtes menées par Hawad et moi-même entre 1982 et 1989 dans l'Adagh et la boucle du Niger (les extraits cités ci-dessous sont traduits de la *tamashaq*).

Au contraire des écrits arabes, et notamment de ceux produits par les lettrés locaux (voir Norris, 1975, 27-31), qui font de Oqba le héros de l'histoire, c'est le personnage de *Koseyla* qui est doté de valeurs positives dans les traditions orales touarègues, que celles-ci émanent d'ailleurs des groupes non religieux autant que des groupes religieux (Kel Essuk, Ifoghas).

L'influence des versions livresques introduites - ou ré-introduites - par les lettrés musulmans, se repère à plusieurs détails, repris à l'identique, mais réappropriés de manière originale. La narration du conflit entre *Koseyla* - appelé souvent *Koseylata* en touareg- et Oqba ben Nafa, traduit d'abord une divergence dans les règles de l'ordre social, opposant les tenants de la filiation matrilineaire (associée à des valeurs matricentrées et au code de l'honneur guerrier touareg), à ceux qui ont adopté la patrilinéarité (et les valeurs agnatiques de l'arabité et de l'islam).

Dans cette vaste région de l'Ouest touareg, les représentants contemporains de l'organisation matrilineaire, l'assumant et la revendiquant, sont les Imededaghen. Anciens dirigeants de l'Adagh, ces derniers auraient été évincés au XVIe siècle par le pouvoir montant des Iwellemmeden*. Les récits racontent le départ des Imededaghen pour le sud, et leur installation en plusieurs étapes sur les rives du fleuve Niger, dans l'Awza (Haoussa), puis dans l'Arabenda, appelé aussi Gourma (actuel Mali). Au XVIIIe siècle, sous l'hégémonie des Iwellemmeden qui ont rejoint à leur tour les zones plus fertiles du fleuve, se constitue la vaste confédération politique de l'Ouest. Les Imededaghen y figurent avec le statut d'*imghad*, terme qui désigne les « tributaires », mais qui a, dans cette région touarègue, une connotation de grandeur et de puissance guerrière que les textes coloniaux rendront d'ailleurs par l'expression « *imghad* de grande tente ». A l'arrivée des troupes françaises, à la fin du XIXe siècle, les Imededaghen, rattachés au pôle politique placé sous l'autorité des Iwellemmeden Kel Ataram, forment une unité confédérale importante et riche, à laquelle sont agrégés de nombreux protégés appelés les « pauvres » (*tilaqawin*).

Dans la tradition orale, l'histoire de l'Adagh se confond au début avec celle des Imededaghen. C'est leur ancêtre, *Kuseylata* qui dirige le pays. Sa capitale est la ville de Tademekkat, appelée aussi Essuk :

« L'appellation d'Essuk au lieu de Tademekkat, c'est parce que la cité est devenue le marché des Imededaghen... Chaque personne qui voulait acheter quelque chose se rendait à Essuk. C'est pourquoi les Touaregs l'ont appelé le "marché" (Ghumer, chef des Ighanaghasen, Séréré, 1984).

L'association sémantique faite par les auteurs arabes entre Tademekkat et La Mecque (n'est pas reprise dans les récits touaregs recueillis. Par contre, certains Imededaghen mentionnent dans leur généalogie, du côté paternel, un ancêtre appelé *Ademakka*, nom qui aurait le sens de « celui qui est campé », c'est-à-dire « bien établi ».

Les récits de fondation de la tribu, dont l'ancêtre éponyme est une femme, reprennent le modèle touareg (et plus largement saharien) de l'origine extérieure des dominants, venus d'un ailleurs prestigieux, tandis que les dépendants sont marqués du sceau de l'autochtonie. Femmes nobles venues de loin épousant les hommes qui habitent la région forment un autre leit-motiv des récits d'origine des Imededaghen, exprimant la supériorité du féminin sur le masculin dans la constitution d'un lignage.

Certains récits, réitérant un schéma présent également dans l'Ahaggar, l'Aïr ou l'Ajjer, situent l'origine des dirigeants au Nord-Ouest du territoire touareg, en référence à l'un des grands axes d'échanges commerciaux et culturels médiévaux de l'espace saharo-sahélien, qui fut également un pôle important de diffusion de l'islam à partir du XI^e siècle. Ainsi, les Imedédaghen, avant de s'installer à Essuk, seraient venus de Fez ou du Tafilalet.

C'est de la direction opposée, l'Est, qu'arrive l'ennemi qui, de l'Égypte, traverse le Sahara et, après avoir conquis Tademekkat, poursuit sa route jusqu'aux confins de l'Ouest, c'est-à-dire l'océan Atlantique dans beaucoup de textes arabes, tandis que les versions touarègues préfèrent les villes sahariennes familières de Oualata ou Tombouctou. Après la destruction de la ville et la dispersion ou la conversion des habitants de l'*Adagh*, les troupes arabes repartent vers l'Est, à Kairouan dans les écrits arabes, ou vers l'Égypte dans l'interprétation touarègue. Intervient alors la bataille entre Koseyla et Oqba, située par les sources livresques dans les Aurès, alors que c'est plus souvent à Ouargla, à Ghat ou encore sur le chemin qui mène de Silet à Tamanrasset et Djanet, que les relations orales la réajustent, intégrant les étapes actuelles des trajets transfrontaliers qu'effectuent, clandestinement aujourd'hui, les Touaregs sur leur territoire.

Le « pays » dirigé par Kuseylata, dans les divers récits, se limite rarement à l'Adagh. Il implique l'ensemble du pays touareg et au-delà, l'espace saharien berbérophone médiéval, oblitérant l'arabisation des Maures (*Bidân*). Il intègre les grandes unités politiques de l'Ajjer, de l'Ahaggar et de l'Aïr, selon un schéma commun à la plupart des mythes de fondation

touaregs. Par exemple, Bey de la tribu « maraboutique » des Kel Essuk de l'Adagh précise que:

« Pour nous, le nom de Koseylata évoque celui du dirigeant (*amuzzar*) de la terre des Kel Tamasheq, de la Libye jusqu'à la Mauritanie actuelle, de la mer jusqu'au fleuve... Au début, c'est l'ensemble entier des tribus des *Imashaghen* qui était réuni à Essuk : Kel Ayr, Kel Ahaggar, Iwellemmeden... Avant l'islam, ils formaient tous un ensemble uni ; c'est à l'arrivée des musulmans qu'ils ont éclaté". (Bey, Adagh, 1984).

Les thèmes récurrents de la tradition orale sont l'ascendance commune de toutes les tribus, l'installation très ancienne de leurs ancêtres dans le pays, l'unité originelle des Touaregs organisé en une vaste confédération dominant tout le Sahara, enfin la destruction de la société par des éléments étrangers (missionnaires arabes, Français, Noirs...). Dans leurs développements, ces narrations renvoient en filigrane au contexte de dépossession territoriale et politique des Touaregs dans l'ordre politique moderne, se défendant contre divers types de pouvoirs : celui de l'islam et celui de l'Etat, qu'il soit colonial ou post-colonial, dans la mesure où ses représentants sont recrutés essentiellement parmi les populations du sud.

"Ce pays est à nos ancêtres, les Berbères (*Albarbar*, nom empruntés aux écrits arabes). Avant l'arrivée de l'islam, c'était un pays uni, de l'ouest de l'Egypte jusqu'à la mer de la Mauritanie actuelle, de la mer du centre jusqu'au fleuve de Gao. Tout ce pays appartenait aux *Imushagh*... Les gens de ce pays vivaient de l'élevage, ou de la chasse, des caravanes, de l'agriculture oasienne. C'est ainsi, chez nous, les *Kel Tamashaq*, que nos livres de sciences le rapportent. Si tu veux connaître la vérité ou le mensonge sur l'histoire d'un pays, va voir ses vestiges... Nous qui habitons et connaissons ce pays, nous n'avons jamais vu les traces d'une vie passée qui ne soit pas celle des *Kel Tamashaq: tiffinagh*, cavaliers, chameliers, scènes de combat avec des guerriers tenant la lance, l'épée et le bouclier [il s'agit de peintures rupestres]. Nous n'avons jamais vu aucune représentation avec l'arc qui est une arme du sud, ni aucun vestige qui rappelle les scènes de vie des Noirs... Pas plus les Arabes que les Français (*ikufar* : « infidèles »), aucun d'entre eux ne figure dans ces vestiges. Ils n'ont laissé aucune trace ancienne comme les nôtres en ont laissé. Même les quelques rares écritures arabes que tu trouveras aux alentours d'Essuk ou des villes anciennes, sont tardives, datant de l'arrivée de l'islam, à l'époque de Koseylata. Mais dès que tu t'éloignes de ces cités islamisées, il n'y a plus aucune trace d'arabe ni d'islam. Sur chaque rocher de ce désert, tu verras seulement les *tiffinagh* qui posent les jalons de l'histoire des *Kel Tamashaq*" (Bey, Kel Essuk, 1985).

L'accent est porté sur la nature confédérale de l'organisation sociale, décrivant des liens suffisamment souples entre les tribus pour instaurer leur complémentarité sous l'égide d'un chef, tout en préservant leur autonomie :

"A l'arrivée de l'islam, les *Kel Tamashaq* étaient dirigés par Koseylata, mais chaque groupe avait son propre chef (*amghar*) et son territoire. Koseylata était le chef (*amenuka*) qui les rassemblait tous" (Bey, Kel Essuk, 1985).

Dans la représentation de ce passé, les Imedédaghen sont au premier rang. Unanimement, ils sont considérés comme les dirigeants de ce pays dont ils sont les premiers habitants ou les premiers conquérants :

"A l'arrivée de la troupe des compagnons d'Oqba ben Naffa, le pays était habité par une population "rouge", les *imghad* (tributaires) Imededaghen. Essuk était leur capitale et Koseylata, leur chef, y demeurait...Avant l'islamisation où furent convertis ceux qui devaient être convertis et tués ceux qui devaient être tués, ce pays était le leur" (Mohamed Tésama, Ifoghas, Adagh, 1985).

Certains Imedédaghen aménagent le mythe d'origine qui les fait descendre en voie matrilineaire d'une femme fondatrice, en greffant une version guerrière expliquant leur prédominance dans l'Adagh :

"Ce que j'ai entendu, c'est que lorsque les Imedédaghen sont venus à Essuk pour la première fois, il n'y avait que des femmes et des enfants dirigés par un vieillard qui leur enseignait l'art de la guerre. Chaque jour, l'après-midi, ils sortaient de la ville et suivaient l'apprentissage des armes jusqu'au crépuscule. Un jour, ils furent prêts. Alors ils attaquèrent la ville d'Essuk et la détruisirent. Depuis ce temps, Essuk appartient aux Imedédaghen jusqu'à leur propre destruction" (Wadada, Imededaghen Kel Gossi, Awza, 1984).

L'une des versions recueillies introduit, comme ferment de destruction, l'affrontement entre tributaires (*imghad*) et nobles (*imushagh*), affrontement dont l'enjeu paraît lié à l'opulence des *imghad*, devenus assez puissants pour affronter les *imushagh*. A Essuk,

"il y avait des *imghad* et des *imushagh*.. Les *imushagh* avaient leur camp à part. Alors, les tribus qui existaient se sont épanouies avec beaucoup de biens, de beauté et d'abondance, et elles se sont entretuées avec les *Imushagh*". (Khumer, Imededaghen, 1984).

Ce n'est pas le moindre des paradoxes que le noyau d'ancrage de cette société nomade, dont la constitution confédérale est partout soulignée et valorisée, soit une ville :

« Essuk était la capitale de toutes ces terres qui l'entourent, d'ici jusqu'au Maroc, sur un trajet de cinq mois de marche d'une caravane". (Mohamed ag Intenekad, Idnan).

La prospérité ou la destruction de la cité expriment à tour de rôle la situation de paix ou de guerre qui prévaut dans l'Adagh. Prendre Tademekkat équivaut à briser une souveraineté, tandis que restaurer ses ruines signifie s'accaparer du pouvoir en réorganisant le royaume :

"Nous avons construit des maisons en pierre. Dans cette ville d'Essuk, jusqu'à aujourd'hui, il y a l'emplacement de nos *tirjawin* (campements abandonnés)" (Nukh, Kel Elakad, Imededaghen, Djebok, 1984 : 31)

En fait, l'appellation de Tademekkat (comme celle d'Essuk du reste) ne définit pas seulement la ville, lieu d'échanges, mais le territoire et les tribus regroupées sous la même chefferie. C'est pourquoi, la Tademekkat peut aussi désigner tous les groupements de l'Ouest qui sont passés sous l'influence Iwellemeden. Pour les Touaregs de l'Air, la Tademekkat commence à l'Ouest de leur territoire. Mais plus on avance en direction du soleil couchant, plus la Tademekkat recule vers les confins occidentaux du pays, rappelant que le terme s'applique à "l'autre", le pair et le rival potentiel. Au sens restreint, l'appellation s'applique aux Tengeregef et Kel Intesar, dont les confédérations sont géographiquement les plus éloignées de la chefferie Iwellemeden. Ensemble vu de l'extérieur, partition vue de l'intérieur, la désignation de Tademekkat exprime, selon les cas, le lien confédéral large qui unit les groupes de l'Ouest touareg ou la dualité qui les oppose.

Le façonnage du récit historique ne se limite pas à la géographie, ni au paysage social. Il met en jeu des comportements individuels opposés. Face à son adversaire, l'attitude de Kuseylata illustre les valeurs de l'honneur guerrier. Les récits restituent les rôles sociaux différents et complémentaires de la scène politique touarègue : ainsi, dans la situation humiliante que lui impose Oqba, le prisonnier Kuseylata est rappelé à l'ordre par l'artisan qui le provoque pour l'obliger à tenir son rang. L'offense doit être lavée dans le sang. Le portrait de l'ennemi est dressé à l'opposé de celui de Kuseylata, qui apparaît élégant, fier et noble : Oqba en effet ne respecte pas le code moral ni les règles de l'ordre social, il bafoue son adversaire, il est grossier et inhumain, il n'a aucune racine ni ascendance dans le pays, son caractère errant l'assimile au monde sauvage, le pouvoir qu'il s'octroie est illégitime. Le caractère païen prêté à Kuseylata apparaît, à la fin du récit, comme—une considération dérisoire et décalée dans une affaire qui relève de l'honneur.

« Oqba fit un sermon disant : 'Le mieux, c'est que chacun sacrifie son animal lui-même'. Alors, Kuseylata amena son mouton de sacrifice et il l'égorgea. Son forgeron l'aida à serrer le cou de la bête. Mais le forgeron le trahit en lui envoyant une giclée de sang sur ses habits blanc et indigo. Ce jour-là, Kuseylata était enturbanné, élégant

comme l'est tout chef des *imushagh* dans une fête d'Arabes. Quand il se trouva souillé de sang, le forgeron lui dit : 'Cet arabe qui rend licite que chaque personne égorge de sa main son animal de sacrifice, cet Arabe, il veut seulement te déshonorer devant tes pairs et ta société. Ce vagabond d'Arabe qui est venu chez les gens et leur impose ses décisions contre les traditions, il ne veut ni te considérer, ni t'admirer, mais seulement te dominer et te mépriser. Où as-tu vu un chef noble égorgé une bête devant ses tributaires, ses serviteurs, ses artisans, si ce n'est pour te bafouer, cet Arabe errant !'. Ces paroles amères du forgeron réveillèrent en Koseylata sa fierté. Il se leva d'un coup et se dirigea vers ce vagabond d'Arabe, il fila droit vers lui et lui planta son couteau dans le dos... C'est pourquoi on dit maintenant que Koseylata est un infidèle (*akafar*). » (Nukh, Kel Elakad, Imedédaghen, Djebok, 1985)

Rapproché de Koseylata, enfin, un personnage héroïque féminin est souvent cité : il s'agit de sa nièce ou de sa descendante qui lui aurait succédé, dirigeant le pays de la même manière. Le portrait de Sadawnata, appelée aussi Taghaydet (la « chevrette ») synthétise également plusieurs figures légendaires : celle stéréotypée de l'ancêtre fondatrice de tout groupe matrilineaire et celle de la Kahéna des écrits arabes.

"Chaque tribu avait son chef qui se rattachait à Koseylata. C'est ainsi qu'ils s'organisaient tous ensemble. C'est de la même manière que plus tard Sadawnata dirigea tous les Touaregs (Imashaghen)... Mais chaque tribu et chaque confédération (ettebel) avait son chef (amenukal) propre qui la dirigeait, même si Sadawnata se trouvait à la tête de l'ensemble exactement comme l'était Koseylata" (Bey, Kel Essuk, 1985).

Ainsi, de l'Adagh jusqu'à l'Arabenda, l'appropriation sélective du conflit entre Koseyla et Oqba, peut être lue aussi bien comme la traduction des luttes contemporaines de reclassement social entre guerriers et religieux, que comme l'expression des recompositions politiques et identitaires qui agitent le Sahara notamment à partir du XVe siècle, avec la diffusion et l'adoption plus large de l'islam et du modèle agnatique arabe. Dans l'Adagh du XVIe siècle, une puissance politique nouvelle émerge, celle des Iwellemmeden patrilineaires, qui entre en concurrence avec l'ordre socio-politique ancien, fondé sur la matrilinearité, et représenté par les Imededaghen. La ligne de partage opérée par les changements de valeurs et de référents dans la société fluctue suivant les perspectives. Ainsi, pour les Kounta voisins des Touaregs, Koseyla le Berbère païen est autant l'ancêtre des Imededaghen que des Iwellemmeden, tandis que seuls les Maures, arabisés et arabophones, sont les descendants d'Oqba le martyr musulman.

Bibliographie

- ABU 'L-ARAB, *Tabaqat 'ulama' Ifriqiya wa Tunis*, édité par Ali b. Shazbbi et Na'il Hasab al-Yafi, Tunis, 1968.
- BARTH, Heinrich, *Travels and discoveries in Northern and Central Africa, 1849-1855*, Londres, Frank Cass & Co. LTC, 1965, 3 vol.
- CAMPS, Gabriel, « De Masuna à Koceila. Les destinées de la Maurétanie au VIe et VIIe siècles », *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques* (n.s.) - B: Afrique, t. 19, 1983 (1985), pp. 307-325.
- CLAUDOT-HAWAD, Hélène, « Adagh (Adrar des Iforas), Histoire du peuplement » *Encyclopédie Berbère* (II), A64, pp. 147-153.
- CLAUDOT-HAWAD, Hélène, *Les Touaregs. Portrait en fragments*, Aix-en-Provence, Edisud, 1993 (chapitre V).
- CLAUDOT-HAWAD, Hélène, « Iwellemmeden Kel Ataram », *Encyclopédie Berbère* (XXV), I76b, pp. 3822-3828.
- DE MORAES FARIAS, Paulo. F., *Arabic Medieval Inscriptions from the Republic of Mali. Epigraphy, Chronicles and Songhay-Tuareg History*, Oxford Uni. Press, New York, 2003, 512 p.
- IBN KHALDOUN, *Discours sur l'histoire universelle*, trad. V. Monteil (original 1375-1382), 3 vol. Geuthner, 19.....
- NORRIS, Harry T, *The Tuaregs. Their Islamic Legacy and Its Diffusion in the Sahel*, Warminster, Aris & Phillips LTD, 1975, 234 p.
- NORRIS, Harry T., *The Berbers in Arabic Literature*, Longman London & New York, 1982, 280 p.
- RICHER Dr A., 1924, *Les Touareg du Niger. Les Oulliminden*, Paris, Larose, 1924.
- URVOY, Cpne Yves., *Histoire des populations du Soudan Central (colonie du Niger)*, Paris, Larose, 1936.